



Samain, Didier «L'objet de la science du langage», *Les dossiers de HEL* [supplément électronique à la revue *Histoire Épistémologie Langage*], Paris, SHESL, 2004, n°2, disponible en ligne : http://shesl.org/index.php/dossiers2-karl_buhler/

Didier Samain

Université de Paris 7, UMR 7597

L'objet de la science du langage*

1. Le concept de champ et la linguistique de l'époque

1.1. Syntaxe et catégorie

Quelques rappels pour commencer. Si on excepte ce qui traîne un peu partout dès qu'on évoque Bühler (*l'Organonmodell*¹, etc.), une des choses les plus immédiatement visibles chez ce contemporain du structuralisme est qu'il fait de la grammaire une structure ouverte. — En témoigne tout particulièrement le rôle central joué par le concept de champ.

Dans sa *Sprachtheorie*, Bühler utilise d'abord cette notion pour prendre position dans le débat d'époque sur les parties du discours, débat qui s'était structuré chez les linguistes des premières décennies du siècle autour de deux approches antagonistes, la conception «aristotélicienne» des catégories illustrée par Brøndal (1948 [1928]) d'une part, et celle attribuée à tort ou à raison à Meillet d'autre part. Bühler prend naturellement parti contre Brøndal, en suggérant d'accorder la priorité à la syntaxe sur la catégorie: «Le mot, dit-il (1968 [1934]: 9), est un symbole phonétique *feldfähig*, susceptible d'avoir un champ. C'est ce que Meillet affirme lorsqu'il dit qu'un mot doit faire preuve d'une capacité d'emploi grammatical².» Et d'ajouter que le concept de capacité de champ devrait remplacer le concept aristotélicien de forme (1999 [1934]³: 3-12). Alors que celui-ci présente à ses yeux le défaut de n'être pas généralisable à toute langue, ni à tout type d'emploi, Bühler considère en revanche que la notion de champ est un concept empiriquement fondé, et surtout intégrant, puisqu'il est susceptible de rendre compte aussi bien des «compléments» appelés par les

* Je remercie J. Friedrich, qui a lu une première version de ce texte, et dont les remarques m'ont permis d'en préciser certains points.

¹ Rappelons que pour Bühler, la langue est un instrument, un *organon*, structuré sur trois pôles: *quelqu'un* — à *quelqu'un d'autre* — à *propos des choses*, auxquels il associe trois «fonctions»: *expression*, *appel*, *représentation*. *L'Organonmodell* est de loin le concept le plus connu et commenté de l'œuvre, car c'est celui où la volonté d'axiomatisation sémiotique est la plus visible. Les nombreuses reformulations que Bühler a fournies de ce schéma simple attestent de l'importance qu'il lui accordait.

² Bühler cite le fameux article «sur la méthode en grammaire comparée» paru dans la *Revue de métaphysique et de morale* en 1913, puis repris dans *Linguistique historique et linguistique générale*. Ce fragment est constamment cité par les contemporains qui y ont vu une critique des catégories aristotéliciennes, alors que ce n'était vraisemblablement pas là l'objectif de Meillet. Cf. Samain (2002).

³ Plus bas référencé sous l'abréviation «ST».

unités que du champ d'application d'un déictique. Le concept de champ se révèle donc chez Bühler être un concept universel, englobant lexicale et syntaxe⁴. Une classe grammaticale, dit ailleurs Bühler (ST: 303),

est à définir à partir des valeurs de champ que les mots acquièrent dans une phrase. Peu importe que les mots possèdent par eux-mêmes ces valeurs de champ dès le départ, ou qu'elles leur soient pour ainsi dire associées⁵. Si les deux questions les plus immédiates qu'un verbe comme *amare* suscite pour être complété sont *wer*, [*qui (aime)*] ? et *wen*, [*qui (est aimé)*] ?, cela signifie, au sens de l'analyse scolastique, qu'*amare* possède deux connotations, et cela signifie, en langage logique, que deux places vides sont intégrées à la fonction de ce mot dans le champ symbolique. Deux places vides qui ne peuvent être saturées par des membres de n'importe quelle classe, mais seulement par d'autres classes de mots bien déterminées. Le mot *albus* ne fait apparaître qu'une seule place vide, et celle-ci doit être saturée par des symboles d'une classe déterminée. Tout cela nous est bien connu parce que nous connaissons la façon dont sont construits les phrases et les groupes de mots de notre langue. Et il n'y a pas d'autre moyen de répondre de manière générale à la question des parties du discours que par la connaissance des champs symboliques.

À plusieurs reprises dans sa *Sprachtheorie*, Bühler rapproche le concept de champ de la connotation scolastique. Les mots d'une classe déterminée, dit-il encore (*ibid.* : 172-174), ouvrent une ou plusieurs places vides, qui doivent être remplies par des mots d'autres classes déterminées. Il s'agit du phénomène fondamental, déjà identifié par la scolastique, de la *connotatio*. Si le verbe ouvre donc des *Leerstellen* selon un principe analogue au calcul des prédicats ou à celui développé chez les grammairiens avec le concept d'actance, Bühler élargit donc considérablement le critère de Meillet: tout mot doit être susceptible de posséder un «champ» (cette notion correspond à ce que Meillet appelle l'«emploi»). Mais il existe, outre le «champ symbolique» [*Symbolfeld*], un «champ déictique» [*Zeigfeld*], ce qui permet à l'auteur d'intégrer dans son modèle les interjections et les déictiques. Et surtout de formuler dans ce cadre l'opposition, essentielle à ses yeux, entre mot et phrase⁶, car le concept de champ est suffisamment général pour en maintenir la distinction dans les cas problématiques: «Ne peut être susceptible de champ que ce qui peut s'opposer mentalement au champ et s'en détacher; le champ phrastique et les mots sont deux choses différentes. Les mots se trouvent dans le champ symbolique, ils y remplissent des places, ils prennent en outre des marques de champ sur eux ou en eux. [...] En outre, les mots possèdent encore une autre particularité, à savoir leur moment lexical, que, disons de manière figurée, ils apportent avec eux.» (*Ibid.* : 299) Du point de vue sémantologique, la première division des mots, poursuit Bühler, est celle qui sépare les mots qui nomment et les mots qui montrent. La fonction des mots qui nomment, dit-il, s'accomplit dans le

⁴Cf. par ex. (ST: 151).

⁵ En d'autres termes: peu importe que la valence soit une propriété essentielle, relevant d'une ontologie des catégories, ou un phénomène syntaxique au sens usuel du terme. En d'autres termes encore, la question du rapport (éventuellement du hiatus) entre catégorie et fonction, qui est au cœur de la réflexion linguistique sur la partie du discours et la valence, est secondaire pour Bühler. On comprendra mieux pourquoi plus bas.

⁶ Ça ne va pas de soi à l'époque. L'existence d'énoncés «unaires», comme les interjections, tout comme les difficultés théoriques posées par les langues polysynthétiques, font que cette question n'est pas perçue comme triviale.

champ symbolique, celle des mots qui montrent dans le champ déictique. Mais c'est pour préciser aussitôt que cette opposition lexicale s'intègre dans le concept générique de capacité de champ (ST : 299-300)⁷.

Les allusions explicites et répétées à la théorie scolastique de la *connotatio*⁸ montrent que ces analyses relèvent de problématiques tout à la fois traditionnelles et d'époque. Elles se trouvent en fait au confluent d'une longue tradition logique, illustrée aussi bien par Mill que par Husserl⁹ et d'une réflexion qui prend sa source dans la tradition comparatiste, qu'on trouve chez Meillet, mais aussi chez nombre de linguistes contemporains. Cet ancrage dans la réflexion linguistique de l'époque est moins souvent souligné que sa filiation, patente, à l'égard de la philosophie autrichienne. Dans le passage précédent, Bühler fait référence à deux articles contemporains importants, qui abordent, du point de vue proprement linguistique, des questions très proches, tout en faisant appel comme Bühler, tout à la fois à Wundt et à la tradition médiévale¹⁰. Mais il ne s'agit pas là de cas isolés. Peu après l'œuvre majeure de Bühler, on peut prendre en exemple un travail d'inspiration très proche publié par Sandmann en 1940 (*Indogermanische Forschungen* 57, 61-112). Le substantif, dit Sandmann, se distingue du verbe en ce qu'il ne fournit pas de relation.

La *perspective syntaxique* considère les classes de mots par rapport à leur capacité à fonctionner dans le discours. [...] Les classes de mots se distinguent entre elles en fonction de la technique employée pour établir ces relations. Le verbe et l'adjectif ou l'adverbe ont en commun qu'avec eux une relation est fournie avec leur forme même. Un adjectif ou un adverbe établissent toujours une relation avec un autre mot, qui peut être lui-même un substantif, un verbe ou un adjectif. Le verbe établit une relation entre le sujet et l'objet (ou les objets : *pater amat filium*, ou entre le sujet et l'adverbe¹¹ : *Romam eo*, ou enfin entre le sujet et « le monde », par exemple dans *canis latrat*. [...] Nous appellerons *inhérente* ce type de relation qui trouve son fondement dans la forme elle-même. — Avec le substantif, aucune relation n'est en soi fournie, le substantif est absolu. Ce qui ne signifie pas que nous serions capables de penser quelque chose « absolument » ou « isolément », mais simplement que ce terme doit être entendu comme le contraire d'une relation inhérente (1940 : 91-92).

La relation du substantif à autre chose, est seulement accidentelle, conclut Sandmann, qui distingue deux types de relations inhérentes : prédicative pour le verbe, attributive pour l'adjectif et l'adverbe. La notion de « relation » chez Sandmann est donc un concept englobant, plus large que la relation syntaxique traditionnelle. Substantif, adjectif et verbe, conclut-il, « ne sont donc pas des *partes orationis*, ce sont plutôt des classes de mots [*Wortarten*]. Étant donné que pour la définition d'un mot, sa *Feldfähigkeit* (dans

⁷ Il est du reste révélateur que Bühler mentionne dans ces mêmes pages des cas où les deux fonctions se mêlent (lors de l'emploi anaphorique des déictiques par exemple). Ce qui revient à en souligner le caractère secondaire (sur le plan logique) par rapport au concept générique de champ.

⁸ Cf. par exemple (ST : 226) où Bühler fait en outre référence aux stoïciens. Quoique le terme utilisé s'écarte de la traduction usuelle, son concept de *Wasbestimmtheit*, ou *Wasbestimmung*, semble du reste une allusion au moins indirecte à la *quidditas* médiévale (*Washeit* en allemand).

⁹ Bühler, qui commente longuement le Husserl des *Recherches Logiques*, se réfère par ailleurs à Mill lorsqu'il aborde les noms propres et les noms abstraits (ST : 226).

¹⁰ Porzig (1924), et Hermann (1928)

l'acception que lui donne Bühler) est fondamentale, la propriété qu'a cette entité de pouvoir être un élément constitutif, de s'imbriquer dans un ensemble syntaxique est déjà fournie par le terme de *classe de mot*.» On notera au passage que, d'une manière assez analogue au «champ» de Bühler, la relation établie par le verbe opère aussi bien dans un domaine considéré traditionnellement comme syntaxique (le lien entre un sujet et un objet par exemple) qu'entre le langage et les choses.

1.2. L'élargissement de la notion de champ

Chez Bühler, la notion de champ symbolique (ou *connotation*) recouvre ainsi tout à la fois les traits de sous-catégorisation syntaxique, soit, dans la terminologie de l'auteur, les instructions (*Anweisungen*) par le biais de la classe de mots «qui fournissent des instructions essentielles à la construction du texte» (ST: 172-173), et «un guidage matériel de la pensée langagière» (dont ce qu'on appellerait aujourd'hui les traits de sélection sémantique sont une manifestation parmi d'autres). Ces auxiliaires matériels [*Stoffhilfen*], précise-t-il, constituent [l'un des deux] moyen[s] contextuel[s] important[s] et généra[ux], en parallèle avec les «instructions» fournies par les classes de mots. En fait, la notion de champ symbolique est bien plus large que les phénomènes habituellement couverts par la sémantique lexicale. C'est naturellement à l'aide de cette notion que Bühler tente de décrire la signification lexicale d'un mot, mais il intègre même sous le concept de connotation un exemple emprunté à Wundt, selon lequel le concept de «clé» contiendrait parmi ses marques distinctives une place vide pour la sphère d'emploi de l'objet. Nous reviendrons tout à l'heure sur cet exemple, qui n'est pas indifférent.

En soi, cette idée de développer un système descriptif unique englobant syntaxe et sémantique n'est pas nouvelle. Pas plus du reste que la prise en compte d'une régulation de la valeur des signes par leur contexte discursif. Tout cela serait parfaitement formulable dans un cadre frégréen, voire husserlien. L'importance que Bühler accorde au rapport entre le signe et son extériorité se manifeste bien sûr dans les réflexions qu'il consacre au mécanisme de la déixis dont il propose une typologie exhaustive. Mais ceci, non plus, n'est pas vraiment nouveau : sinon la typologie elle-même, du moins le matériel utilisé provient pour l'essentiel de la réflexion de Brugmann (1904) sur les démonstratifs.

Ainsi que l'ont souligné nombre de commentateurs¹², l'originalité de la formulation qu'en donne Bühler réside davantage dans l'extension considérable qu'il fait subir aux facteurs contextuels, eu égard à ce qu'on peut trouver dans le cadre d'une grammaire dépendancielle ou du calcul des prédicats. Ce caractère non clos de la grammaire est de fait constamment mis en évidence par l'auteur, qui évoque le caractère «fondamentalement ouvert», le vague constitutif des signes langagiers et leur besoin d'être complétés.

Peut-être surestimons-nous l'affranchissement par rapport au champ déictique, peut-être sous-estimons-nous le fait que chaque représentation linguistique d'un état de choses est fondamentalement ouverte et requiert d'être complétée en puisant dans un savoir à propos de cet état de choses. Ou pour dire les choses autrement : tout savoir saisi linguistiquement reçoit peut-être un complément d'une source, qui, pour ne

¹¹ C'est-à-dire, dans la terminologie allemande de l'époque, le «complément circonstanciel».

¹² Voir du reste, ici même, les articles de J. Friedrich et de K. Mulligan.

pas se déverser dans le canal du système des symboles linguistiques, n'en produit pas moins un savoir authentique (ST : 255).

C'est que l'usage que Bühler fait de la notion de champ est beaucoup plus large que la plupart des notions voisines utilisées par ses contemporains. Outre les champs ou contextes consistant en d'autres mots (champs «synsémantiques»), Bühler y ajoute ceux consistant en comportements (champs «sympratiques»), ceux consistant en objets physiques (champs «symphysiques»). Autrement dit, si tout mot a besoin d'un champ, celui-ci n'est pas forcément linguistique.

Exemple de champ sympratique, lorsqu'un client demande *un noir* au café (ST : 157-159), c'est-à-dire dans un endroit où le contexte rend cette formule univoque. Il n'y a là aucune ellipse selon l'auteur, mais cela montre en revanche que les mots ont une fonction diacritique sur un fond d'échange silencieux. Un usage sympratique d'un signe, dit encore Bühler, se définit sur un champ environnant qui est une praxis, il s'insère dans une praxis. C'est également le cas lors de l'achat d'un titre de transport à un guichet, qui s'effectue de même presque sans parole. Le reste, dit Bühler, est depuis longtemps compris dans le contexte d'interlocution. «Seuls émergent, commente-t-il, des îlots de langage sur une mer de communication silencieuse mais univoque, aux endroits où une distinction, une diacrise, est nécessaire» (ST : 156). Outre cette généralisation de la notion de contexte, deux choses méritent d'être soulignées ici.

Premièrement, l'importance des notions de *diacrise* et de pertinence. Il s'agit de concepts étroitement liés chez Bühler, qui servent aussi à théoriser le fonctionnement de la nomination et celui du phonème¹³. Mais on remarquera que, si pertinence et abstraction il y a, elles ne reposent pas à proprement parler sur un modèle «structuraliste», mais plutôt sur un principe gestaltiste. Un tel contraste s'opère en effet par sélection de traits permettant le dégagement d'une «forme», en l'occurrence un phonème, une signification, une information, plus généralement un signe, forme qui ne peut être appréhendée comme telle qu'en fonction d'un contexte pertinent qui lui sert de fond.

Deuxièmement, le fait que, pour Bühler, ce ne sont donc pas les structures linguistiques (*Sprachgebilde*) par elles-mêmes qui véhiculent du sens, mais seulement ces structures dans un contexte interlocutif. Le sens, dit-il dans *die Krise der Psychologie*, «n'est pas une propriété ontologique des structures qui véhiculent le sens, mais un élément constitutif de la performance et de la validité, analogue à la valeur de la monnaie papier» (2000 [1927]¹⁴ : 156).

«Nous nous trouvons devant ce fait fondamental que le langage naturel ne fait partout qu'indiquer ce qui doit être fait et comment le faire, en laissant ouvert un espace de jeu pour des indices contextuels et des auxiliaires matériels» (ST : 320). «Peindre, c'est omettre. Bien parler c'est aussi être économe, et laisser beaucoup à l'auditeur» (p. 391).

À titre d'illustration, voyons la façon dont Bühler articule sa conception des énoncés impersonnels sur la notion de détermination interne.

¹³ Je n'en développe pas le détail, exposé ici même dans l'article de F. Vonk.

¹⁴ Plus bas référencé sous l'abréviation «KP».

Cette notion avait été développée par Wundt, et héritait tout à la fois du problème du localisme¹⁵, et de la vieille opposition entre cas «grammaticaux» et cas «matériels». Pour Wundt, la relation désignée par les cas est en effet une «détermination», qui peut être «interne» (nom., acc., gén., dat.), et exprime alors une relation fondamentale, ou être «externe» (elle est alors marquée par une préposition, une désinence ou l'ordre des mots). Comme on peut le voir, la notion de détermination interne est donc directement liée à l'opposition entre *notwendige/äußerlich-zufällige Ergänzungen*, telle qu'elle s'est progressivement mise en place dans la grammaire allemande au cours du 19^{ème} siècle¹⁶. Toutes ces questions ont fait l'objet de nombreux commentaires chez les linguistes de l'époque¹⁷.

Or c'est avec ce type d'outillage que Bühler aborde la question des impersonnels. Il ne faut pas comparer, dit-il (ST: 377-379), *Caius dort* et *il pleut*, mais *Caius dort* et *il pleut sur le lac de Constance*. *Il pleut* serait en revanche plutôt à rapprocher de *necat* «il tue», car, dans les deux cas, il s'agit de termes désignant des prédicats artificiellement isolés, nécessitant une complémentation qui réponde à la question *wo?*, *où?* dans le premier cas, et aux questions *wer?* et *wen?* dans le second. Cela ne signifie pas, dit Bühler, que l'événement «pluie» soit donné comme incomplet de la même manière que l'action *necat*. D'un côté en effet, cela conduit logiquement au cas de détermination externe, ou à des expressions prépositionnelles. De l'autre, cela conduit au cas de ladite «détermination interne». Mais, s'empresse-t-il d'ajouter, du point de vue de l'analyse de la représentation (*Darstellungsanalyse*), *il pleut* demande à être complété, soit par le contexte de communication, soit par la mention du lieu.

Même si la distinction est maintenue, il est donc clair que la notion d'*Ergänzung*, de complémentation, embrasse la complétude syntaxique proprement dite et la complétude informationnelle. *Feld* et *Ergänzung* sont des concepts corollaires en tant qu'ils concernent le rapport constitutif de l'unité à son environnement. La notion de champ, c'est-à-dire, dans un sens extrêmement général, le contexte dans lequel un élément apparaît, fonctionne manifestement comme une généralisation logique du concept de syntaxe.

La notion et le terme d'*Ergänzung* lui-même se retrouvent d'ailleurs dans un autre domaine, lorsque Bühler aborde (1918b: 406¹⁸) la genèse des jugements dans une situation de perception donnée. Selon lui la relation de ressemblance permet de reconnaître en quoi la nouvelle perception diffère de la précédente. Ajoutons, ce qui est peut-être plus intéressant, que l'ancien est donc une «complémentation» nécessaire du nouveau. Les plus anciens souvenirs sont, dit-il, à considérer comme des *Ergänzungen* de situations de perception données, de telle sorte que «le sens d'une nouvelle situation est compris par analogie du sens qu'on a interprété d'autres situations» (*ibid.*). On en conclura que, dans ce contexte théorique différent, à propos d'un problème différent, ce qui deviendra le rapport entre fond et forme dans la *Gestalt* est, dans son principe, déjà présent. La terminologie diffère, mais nous retrouvons ici encore le concept générique de champ. Que Bühler parle tantôt de *Feld*, tantôt d'*Ergänzung*, ou simplement de *contexte* indique peut-être

¹⁵ Sur le localisme dans la théorie des cas, cf. Samain (2001).

¹⁶ Cf. le bilan qu'en fait Glinz (1947).

¹⁷ On songe bien sûr en particulier à Hjemslev (1935).

¹⁸ Cf. sur ce point Eschbach (1984).

des différences d'accent, et peut-être aussi qu'il puise ces notions dans des domaines divers, mais cela exprime un seul et même principe.

1.3. Question d'époque

Feld appartient plutôt au vocabulaire de la psychologie, *Ergänzung* est normalement un terme du vocabulaire grammatical. Disons que le début du siècle construisait des passages entre des domaines conceptuels que la disciplinarisation forte des savoirs a tendu par la suite à refermer. On trouve par exemple un peu avant Bühler un couple générique proche dans son principe chez un *linguiste* comme Rozwadowski, lequel reprend et discute également quelques-unes des grandes thèses de Wundt, et dont les analyses aboutissent à une théorie de la pertinence analogue à celle qu'on trouve chez Bühler.

Chaque dénomination d'objet, dit Rozwadowski (1904 : 1-3) à la suite de Wundt, ne s'effectue ordinairement que par le biais d'une seule marque diacritique. C'est pourquoi la nomination s'effectue par la mise en évidence d'une marque distinctive propre à un objet. Rozwadowski développe à partir de ce principe ce qu'il appelle *la loi d'articulation binaire* (*Gesetz der Zweigliedrigkeit*), qui pose que tout élément ou groupe d'éléments est nécessairement composé d'un élément *identifiant* et d'un élément *différenciant*. On songe bien sûr aux remarques de Bühler qu'on vient d'évoquer sur les souvenirs et les jugements. Mais le parallélisme va plus loin. On trouve en effet chez Rozwadowski des exemples très analogues dans leur principe à ceux de Bühler. On dira simplement, observe l'auteur, «j'ai cassé le pied» sans préciser qu'il s'agit du pied de la table dès lors que l'interlocuteur a le meuble sous les yeux. Encore ne s'agit-il là que d'un exemple, qui illustre un principe très général absolument analogue à celui développé par Bühler. Rozwadowski souligne en effet que ces phénomènes ne sont explicables que si on aborde les mots dans un contexte, qui peut très bien être visuel. «Chaque nouvelle représentation faisant l'objet d'une aperception, se trouve articulée précisément parce qu'elle est mise en relation avec une autre ou avec une série d'autres représentations, et elle possède de fait une articulation binaire. [...] Nous nommons le premier élément, l'élément identifiant, et le second, l'élément différenciant» (*ibid.* : 27-28). Notons que Rozwadowski généralise ce mécanisme à la description syntaxique, à la sémantique, et aussi au phonème :

[...] chaque son possède une existence psychique autonome, analogue à celle qui caractérise chaque mot. Le son est donc, bien qu'il ne nous apparaisse que comme *élément* linguistique, une *structure* [*Gebilde*] psychologique, et en même temps un concept générique. Le concept psychique-linguistique *a*, par exemple, naît par le fait que nous réalisons une aperception identifiante dans les représentations phoniques globales les plus diverses, et que nous prononçons un *a*, à l'occasion duquel les éléments différenciants (les nuances de ce *a*) ne font pas l'objet d'une aperception. Une identification *absolue* n'est en revanche possible que lors de la répétition de la même forme de mot dans les mêmes conditions générales. Mais que l'élément différenciant fasse l'objet d'une aperception, alors naît par exemple un *ä*, ce qui signifie qu'un nouveau concept phonétique s'est différencié, et que de la sorte certains éléments ont été séparés du *a* dans ce cas particulier, en l'occurrence ceux qui ne sont pas compatibles avec l'élément différenciant (1904 : 96).

En recourant à la notion de *Merkmal*, de marque distinctive, qui permet d’opposer ce qui est au premier plan, fait l’objet d’une aperception, et ce qui est à l’arrière plan, en proposant comme Bühler lui-même un traitement analogue pour la dénomination et le phonème, ces propos font évidemment songer à ce qui s’appellera plus tard l’opposition entre phonétique et phonologie, ou plus exactement, à la notion de pertinence abstractive, telle que Bühler va la développer peu après¹⁹.

On se dira qu’on peut toujours chercher des devanciers, et qu’il s’agit là d’un jeu sans fin par définition. Mais ce n’est pas là l’objectif de ces remarques, car il s’agit aussi de rappeler que la mémoire de la science est par essence fragmentaire. Elle retient par exemple un entité baptisée «phonologie pragoise», en négligeant les liens qui ont pu unir à un moment donné la grammaire comparée, la psychologie et la théorie phonologique²⁰. Plus généralement, l’histoire reste à faire des liens complexes qui unissent la grammaire historique et le «structuralisme». En ce qui concerne Rozwadowski, son approche est surtout diachronique, et le passage qui vient d’être cité concerne en fait le changement phonétique. Mais ceci suggère précisément que la théorie du *Lautwandel* a peut-être servi de lointaine matrice conceptuelle à la théorie de la pertinence en phonologie²¹.

Cela étant, on aimerait maintenant montrer à quelle conception du langage conduit cette généralisation de la notion de contexte.

2. Le problème de la spécificité de la grammaire

2.1. L’incomplétude des mots ordinaires

Nous venons de voir que le caractère générique du concept de champ permet d’unifier syntaxe et sémantique et d’intégrer la syntaxe dans un cadre plus général. Et cela, d’une part, parce que, s’agissant du langage proprement dit, la situation, voire le contexte matériel, constituent des champs au même titre que le champ symbolique — et non comme une composante pragmatique qui *s’ajouterait* à une compétence phrastique supposée. D’autre part aussi, parce que le dispositif utilisé pour décrire le fonctionnement linguistique semble pouvoir être repris presque à l’identique pour décrire d’autres espaces structurés comme la peinture, la musique, etc.

L’idée d’une incomplétude sémantique du signe serait en effet presque triviale si elle n’était pas associée à ces deux facteurs, le caractère non spécifique du mode de complémentation ainsi qu’on vient de le voir, et le fait corollaire que la réflexion sur le lexique chez Bühler ne relève pas d’une sémantique traditionnelle. De ce point de vue, la position philosophique de Bühler n’est du reste pas entièrement claire,

¹⁹ Cf., ici même, F. Vonk. Mulligan (1988: 223) rappelle par ailleurs à juste titre que la notion de trait distinctif a une histoire dans la philosophie. Non seulement on la trouve chez Bühler (1932), mais on la trouve déjà chez Marty (1908: 58), cité par Bühler (1922a: 58).

²⁰ Cf., ici même, l’article de J. Friedrich.

²¹ Tout cela pose évidemment une question plus générale, qu’il n’est pas question d’aborder ici, qui est celle des enjeux de l’histoire des sciences. Quel est l’enjeu *actuel* de ce travail qui consiste entre autres à tenter de restituer la multiplicité des relations qui ont pu exister à un moment donné entre des «lieux» scientifiques aujourd’hui disjoints (en tant qu’objets, et/ou en tant que champs, et/ou en tant que disciplines)? Cet enjeu ne saurait être purement documentaire. En ce qui concerne l’effacement des liens, nous en verrons un exemple un peu plus bas à l’intérieur même de l’œuvre de Bühler.

car elle balance entre son héritage husserlien et une conception beaucoup plus wittgensteinienne du langage²². En témoigne le programme de la *Sprachtheorie* elle-même, qui indique en sous-titre «la fonction représentative du langage», mais dont nous allons maintenant voir que, loin de concevoir les signes comme des miroirs du monde, il les insère dans un ensemble d'agirs et d'activités.

Aussi bien *Die Krise...* que *Sprachtheorie* établissent à plusieurs reprises des parallélismes entre communication linguistique et non linguistique. La question que pose Bühler est de savoir si la binarité unité/champ, ce qu'il appelle volontiers «le dogme du lexique et de la syntaxe» et considère comme une propriété fondamentale du langage, est spécifique au plan verbal. Or la réponse semble entendue dès *Die Krise...*, et elle devient explicite dans *Sprachtheorie*, où Bühler pose explicitement que cette binarité se retrouve dans d'autres systèmes de communication. «Le contexte des valeurs picturales dans un tableau, dit-il par exemple, est l'analogue du contexte des signes linguistiques: là comme ici se trouve un champ synsémantique» (ST : 165). Il consacre donc tout un chapitre aux «champs symboliques dans les instruments de représentation non linguistiques» (ST §12: 179-195). La pensée langagière, dit-il encore, nécessite un champ symbolique au même titre que le peintre a besoin de sa surface à peindre, et le cartographe d'un système de coordonnées, etc. «Ou pour dire les choses de manière générale, comme tout système à deux classes de signes représentatifs» (254)²³.

Tout cela revient à dire que le «champ symbolique», dans l'acception technique, nullement métaphorique, du terme, ne se limite pas à la *langue*²⁴. Si on pousse le raisonnement de Bühler jusqu'à sa conclusion logique, derrière l'extension de la notion de contexte, c'est donc l'extension de la notion même de langage et la spécificité du plan linguistique qui est en question²⁵. Ceci se laissait déjà deviner dans les exemples paradigmatiques *un noir*, *aller simple*, etc., qui d'une part posent en principe l'équivalence pratique (béhavioriste) du mot, du geste et de l'action, et dans lesquels il est clair que la «diacrise» ne repose nullement sur un système d'oppositions dans l'acception structuraliste du terme. S'il y a des oppositions, elles ne sauraient être «abstraites», elles sont fondées sur une syntagmatique.

Mais voyons encore d'autres exemples. L'incomplétude des signes se manifeste pour Bühler dès le niveau du lexique, par exemple dans certains types de composés. L'auteur reprend dans ce cadre certaines questions évoquées avant lui par Wundt sur le caractère analytique ou synthétique de certains composés.

²² Sinon l'article, du moins la communication orale de K. Mulligan abordait directement cette question. Cf. aussi Eschbach (1984).

²³ On notera au passage l'inversion de la relation entre comparant et comparé d'un extrait à l'autre.

²⁴ En ce sens, mais en ce sens seulement, on peut dire que la théorie des champs repose sur une conception fonctionnelle, ou béhavioriste, du langage, puisque sur ce point elle suggère qu'il y a équivalence entre parler et agir. Chez Bühler comme chez Bloomfield, un sujet peut agir physiquement ou en parlant. En fait cette similitude cache des différences profondes. Nous en verrons en passant quelques unes plus bas: l'importance de l'intentionnalité et de la sémantique, et le fait que le béhaviorisme est pour Bühler un moyen heuristique non un principe exclusif.

²⁵ Rappelons qu'aujourd'hui comme à l'époque de Bühler, si spécificité il y a, sa nature exacte n'est nullement évidente. Les parallélismes entre langue et praxies sont par exemple bien connus en clinique aphasiologique. Or un fait de genre invite à prendre au sérieux l'hypothèse inverse du caractère non spécifique du plan linguistique. Ou, pour dire les choses autrement et sans doute plus exactement, il y a des raisons de penser que la spécificité des langues naturelles est à rechercher ailleurs que dans la cognition. Cf. *Sémiotiques* 18/19, *Incidences de l'impossible dans le langage*, 2001 (notamment l'article de J.M. Fortis), et Sabouraud (1995).

Faut-il considérer, demande l'auteur, que le sens d'un terme comme *Kirchturm*²⁶ («tour d'église») est calculable dans le lexique, selon un principe analytique ou ne relève-t-il pas bien plutôt d'un principe de «plausibilité dans un contexte de communication donné»²⁷ ?

On voit bien, et Bühler le dit lui-même, que ce qui est ici en cause n'est pas tant cette tarte à la crème qu'est la sous-détermination sémantique de la morphologie, que de décider si le sens relève ou non d'une analyse componentielle, voire plus généralement, du rendement de l'opposition entre jugements synthétiques et jugements analytiques. Bühler n'est pas Quine et ne va pas jusqu'à la récuser, mais il montre cependant clairement, dans sa critique de Wundt, les limites du recours à cette opposition kantienne pour la compréhension des composés. Et il en conclut que le sens d'une séquence n'est pas le fruit d'une combinaison d'images singulières.

Un aspect corollaire de cette même discussion sur les composés concerne directement la sémantique lexicale. La notion de champ permet notamment, ceci mérite d'être noté, de décrire des objets techniques en les plaçant dans un schéma cognitif d'action, qui épargne l'analyse sémique. Dans un tel cadre descriptif, le signe n'est plus une entité à laquelle serait susceptible de correspondre, quelque part dans l'espace physique, une entité matérielle. Ainsi le mot ou la notion *clef* sera-t-il, c'est le cas de le dire, inséré dans un schéma du type *x clore y* (cet exemple est à nouveau emprunté à Wundt, que Bühler suit d'assez près ici) :

Le concept «clé» par exemple contient parmi ses marques distinctives une place vide pour la sphère d'emploi de l'objet ; à cet endroit je peux insérer l'un derrière l'autre *maison, coffre, etc.*, pour obtenir le composé correspondant. La place vide en question est indispensable, car chaque clé doit relever de l'une quelconque des sphères d'emploi annoncées (ST : 246).

Ce genre d'observation met plus ou moins en question toute une série d'oppositions consacrées. — Entre sémantique et syntaxe dans l'acception étroite du terme d'abord (entre «sous catégorisation» et «sélection lexicale»), mais aussi entre sens et praxis. Or sur ce point précis, il est patent que, l'analyse n'entre plus dans le cadre d'une sémantique intensionnelle, ni d'ailleurs dans l'alternative intension/extension. Tout simplement parce que le sens n'est pas circonscrit selon des critères définitoires, mais selon des actions et des usages. Dans le même ordre d'idées, plutôt que d'en passer par une forcément laborieuse définition sémique, *maison* pourra s'insérer dans un schéma du type *habiter dans*. Etc.

Voici un autre exemple d'incomplétude, assez proche dans son principe, la notion de *synchise*, ou «formation synchitique de concepts», dont nous allons voir qu'elle évoque par certains traits la ressemblance de famille chez Wittgenstein. Bühler l'emprunte à Kries (1916), qui semble l'avoir puisée dans la rhétorique, où ce terme désigne une hyperhypotaxe ou une perturbation de l'ordre des mots rendant l'énoncé difficilement compréhensible. Mais Kries l'applique au mécanisme de la signification lui-même pour rendre compte de la compréhension intuitive de mots usuels comme *maison*, qui ne correspondent pas à un contenu conceptuel déterminé. Il existe de nombreux cas, poursuit l'auteur, où l'extension d'un concept se trouve délimitée d'une manière ou d'une autre, mais *pas par son contenu* (ST : 221-222). Il est en effet

²⁶ ST : 245-246 et Brekle (1988 : 177).

²⁷ J'emprunte cette formule à Brekle (*ibid.*).

difficile, dit-il, de définir de manière simple et conceptuelle des notions comme «maison», «véhicule» ou «accident». Selon Kries, dit Bühler, la raison en est que

les ensembles d'objets auxquels sont appliqués ces termes du langage de tous les jours sont formés selon une ressemblance qui ne peut être fixée avec précision. Ils le sont selon une similarité *multiple*, c'est-à-dire ne pouvant être déterminée en fonction d'un point de vue unique (222).

Bühler en conclut que le domaine des concepts synchitiques coïnciderait avec celui des mots du langage quotidien répondant aux deux critères suivants : 1) leur valeur n'est définie ni par une étymologie encore vivante ni par la science ; 2) ils concernent des objets devenus polymorphiques, mais continuent à porter un ancien nom de classe. — Comment définir un livre ? demande-t-il. Il est donc pour lui clair que telles unités ne correspondent pas plus à une représentation mentale homogène qu'à un contenu sémique déterminé.

2.2. La phrase, forme et fonction

S'agit-il d'une particularité de ces entités syncrétiques que sont les mots du langage ordinaire ? Justement, non. Changeons de domaine : qu'est-ce qu'une phrase ? Bühler a consacré un essai à ce problème²⁸, dont voici en substance l'argument : tout le monde, dit-il, reconnaît instinctivement si une structure linguistique est ou non une phrase²⁹. Et cependant il est difficile voire impossible au grammairien d'en produire une définition formelle satisfaisante.

Même l'idée que la phrase devrait contenir plus d'un élément n'est pas quelque chose d'acquis. Bühler cite Delbrück qui considère que l'impératif indo-européen était initialement non personnel et dépourvu de diathèse. Et qu'il aurait donc originairement été une expression linguistique composée d'un seul élément. Il est possible, poursuit Bühler, que les logiciens aient raison en disant que tout état de choses est une structure d'au moins deux termes, mais ceci ne signifie rien de plus que le fait que la représentation linguistique adéquate d'un état de choses doit être binaire. «Pourquoi ne pourrait-il exister des représentations inadéquates, mais au demeurant nullement équivoques, pourquoi un signe linguistique unique ne pourrait-il pas être appliqué à un état de choses ?» (1918a : 15). Ces remarques procèdent du même principe que l'exemple «un noir» qu'on trouve dans *Sprachtheorie*. Tout comme elles annoncent la critique ultérieure du «fourvoiement substantialiste» (*stoffliche Entgleisung*), et cette idée centrale que ce ne sont pas les structures par elle-même qui véhiculent la signification. Une analyse purement formelle ne peut aboutir, ne serait-ce que parce qu'il existe des «représentations linguistiques inadéquates».

C'est pourquoi Bühler en appelle à Sütterlin (1902 : 151), qui est l'un des rares linguistes au début du siècle à ne recourir ni à la dépendance ni à la prédication, mais à l'*usage* : une phrase, pour Sütterlin, est une

²⁸ «Kritische Durchmusterung der neueren Theorien des Satzes» (1918a), où il cite notamment la définition de Delbrück : «une phrase est un propos (*Äußerung*) qui a lieu dans le discours articulé, et qui apparaît au locuteur et à l'auditeur comme un ensemble cohérent et achevé». Ce genre de définition, qui reprend donc le thème classique de l'*oratio perfecta*, représente apparemment la conception majoritaire à la date.

²⁹ Une «phrase», ou un «énoncé». Il faut se souvenir que le couple *Satz/Aussage*, surtout à l'époque, ne correspond pas exactement au français *phrase/énoncé* tel qu'il s'est globalement stabilisé dans la terminologie d'aujourd'hui.

structure définie par un type d'emploi spécifique. Les phrases, dit Bühler, sont des constructions finalisées, qui remplissent des fonctions déterminées. Et il oppose dans ce contexte ce qu'il appelle *définition génétique* et *définition fonctionnelle*, qu'il illustre d'une analogie récurrente dans l'œuvre, analogues aux exemples précédents : on ne peut définir une *horloge* que par sa fonction, pas par sa forme. Il en va de même pour la phrase, qui résiste à toute approche objectiviste, mais accepte une typologie basée sur les trois « fonctions »³⁰ fondamentales associées aux pôles de l'*organon* : représentation, déclenchement et manifestation. On retrouve des propos semblables dans *Die Krise...* :

Pour dire les choses de manière très simple et naïve, comprendre une phrase revient à savoir ou saisir ce qui s'y trouve « signifié » [*gemeint*], c'est identifier son but langagier et non pas sa valeur de vérité (KP : 159).

Et on sera tenté de les rapprocher de ceux qui suivent, qui développent le parallélisme entre parole et action :

[...] chaque parole concrète se trouve en liaison vitale avec le reste du comportement pourvu de sens d'un individu. Elle *se trouve parmi* les actions, et elle *est elle-même* une action. Dans une situation donnée, nous voyons que tantôt un homme saisit quelque chose avec les mains, et qu'il manipule l'objet saisissable, la chose concrète, qu'il y exerce son activité. Une autre fois nous le voyons ouvrir la bouche et parler. Dans les deux cas, le phénomène que nous pouvons observer se révèle dirigé vers un but, vers quelque chose qui doit être atteint. Et ceci est exactement ce que le psychologue appelle une action. L'allemand courant a fourni au vocabulaire scientifique le terme de *Handlung*, action [dérivé de *Hand*, main] (ST : 52).

Il ne faut cependant pas se tromper sur l'enjeu de ces propos. Pas plus que l'*organon* n'est une classification des « fonctions » de la communication, le béhaviorisme de Bühler n'a pour objectif d'éliminer la signification. Toutes ces remarques expriment en revanche une thèse tout à la fois philosophique et technique : celle des limites, voire de l'échec empirique de l'ontologie dans les sciences humaines. Difficile ici encore de ne pas penser à Wittgenstein, qui demande de son côté « Mais pourquoi est-ce que je me casse la tête sur le concept de *langage* au lieu d'utiliser le langage³¹ ? » Fait significatif, Bühler mentionne à la fin de son essai sur la phrase un article célèbre du mathématicien R. Dedekind, contemporain des travaux de G. Cantor sur l'infini, qui est considéré comme l'un des textes fondateurs pour la théorie des nombres, dans la mesure où il substituait une définition fonctionnelle à la conception essentialiste du nombre qu'on trouve dans les *Grundlagen* de Frege³². Ces propos et ceux qui précèdent suggèrent qu'il n'est pas techniquement possible de construire une théorie réaliste de la langue. On peut s'en servir. On peut dire à quoi ça sert. On ne peut pas dire ce que c'est. Tout le paradoxe de la position de Bühler se trouve concentrée là, d'un Bühler qui pensait cependant avoir défini par une série d'« axiomes » l'essence du langage, et s'obstinait à croire au

³⁰ L'*organon*, que Bühler appelle à l'occasion *l'axiome de la tridimensionalité*, n'est pas un listage des principales « fonctions de la communication », mais pose que le langage se déploie nécessairement selon une triple relation, au locuteur, à l'auditeur, et au monde.

³¹ Wittgenstein (1931 : 12) cité par Eschbach (1984 : 415).

³² Frege a d'ailleurs tiré à boulets rouges sur cet article. Pour le détail de sa controverse avec Cantor et Dedekind, cf. Belna (1997).

foundationalisme au point d'invoquer occasionnellement le programme de Hilbert. Nous reviendrons sur cette difficulté en conclusion.

2.3. Les limites de la *Naturwissenschaft*

Poursuivons. L'exemple de l'horloge est récurrent, parce qu'il s'intègre dans un thème plus général concernant le rapport entre sens et calcul — à propos par exemple du phonème, mais aussi, plus généralement, de la compréhension. Comment identifie-t-on *réellement* un phonème ? demande Bühler, car il est évident pour lui que le coup d'un traitement exhaustif de ses traits différentiels serait proprement exorbitant. Et d'opposer régulièrement, pas seulement dans le domaine linguistique, la facilité avec laquelle l'appareil psychique humain effectue ce genre d'opération, comparée à la lenteur d'un traitement calculatoire.

La phonologie actuelle estime-t-il en effet (ST: 282-283), parvient à réaliser une théorie (*Lehre*) systématique la diacrise, ce qui ne représente qu'une première étape. En effet cette «diacrise» peut difficilement s'expliquer par le seul recours au système phonologique car «aucun être humain n'est pratiquement en mesure d'opérer la distinction de milliers de structures qui seraient [...] uniquement caractérisées par des combinaisons de *notae*, avec toute l'aisance, la vitesse et la fiabilité à laquelle parvient tout partenaire normalement entraîné d'une communauté de langage avec les structures sonores des mots» (282). Du reste, ajoute-t-il, de nombreuses catégories phonétiques peuvent objectivement disparaître sans que la diacrise n'en soit affectée. C'est donc, conclut l'auteur, essentiellement à leur *Gesicht* acoustique, et en aucune façon à leur signalement, qu'on identifie les images des mots. Et d'en appeler à une autre analyse, non plus différentielle mais gestaltiste, du signe³³.

Comme souvent chez Bühler, des remarques concernant des objets proprement linguistiques trouvent des échos hors du domaine grammatical. Soient par exemple quelques-uns des commentaires qu'il consacre dans *die Krise...* (KP: 108-109) à l'interprétation du comportement d'autrui, et où il extrapole la notion de covariance au comportement humain.

Un observateur extérieur, dit-il, qui voit de loin deux personnes est en mesure de dire si elles sont ou non en relation, en se basant sur la «covariance» de leur attitude. Comment cet observateur ordinaire, qui n'a évidemment aucune idée du concept statistique de covariance, procède-t-il ? — Car non seulement il y parvient fort bien, mais «l'appareil psychique d'un observateur humain effectue cette opération plus rapidement et plus élégamment que ne le fait un calculateur qui la traitera par le détail» (109). Qu'est ce qui fait que des opérations complexes se trouvent être aussi simples pour l'interprète que celle de manger ou de boire (KP: 120) ? Pour Bühler, c'est là l'indice que le traitement computationnel, qui relève de la *Naturwissenschaft*, se trouve court-circuité dans ce genre de situation, tout comme dans le langage ordinaire. La compréhension (*Verstehen*) n'est pas associée à une activité de type calculatoire. Sans répondre catégoriquement à la question, Bühler l'aborde en effet selon un réseau d'oppositions qui tend à associer, d'un côté, *calcul*, *sémantique intensionnelle*, *enchaînement causal* et *valeur de vérité*, et, de l'autre, une

³³ Cf. ici-même l'exposé de J. Friedrich.

activité de compréhension où pointe occasionnellement une référence à Dilthey³⁴, qui n'est pas fondamentalement symbolique, du moins pas au sens habituel. Bühler utilise alors des formules comme *faire avec, savoir s'y prendre*. Dans l'interaction, dit-il encore, «l'intimité constitutive de la participation, de l'interpellation, de la réponse et de l'action réciproque, dans des situations concrètes de contact, ouvre à la compréhension une profondeur spécifique à laquelle l'appareillage conceptuel de la science ne parvient pas partout.» (KP: 126)

Que de telles formulations laissent le lecteur un peu sur sa faim, c'est une chose. Reste que dans le premier cas, le langage se traite comme un objet, et que dans l'autre, il est à considérer comme une action.

3. La psychologie comme matrice conceptuelle

3.1. La Gestalt

D'où vient une telle conception du langage? Les thèses de Bühler contiennent un savoir linguistique dans l'acception exacte (c'est-à-dire comparatiste) du terme. Ce qu'il y a de plus visiblement proche est cependant un peu ailleurs. On songe par exemple à *Theory of Speech and Language* de Gardiner, auquel il se réfère du reste explicitement. Mais il y a surtout que ce matériau linguistique s'est organisé en fonction de questions issues, elles, d'un autre champ. Essentiellement la psychologie des premières décennies du siècle.

Ainsi Bühler attribue-t-il explicitement le concept central de champ aux observations contemporaines sur les contrastes colorés :

L'expression et le concept de *champ environnant*, tels qu'ils sont employés ici, proviennent de la théorie des couleurs. Ce sont des élèves d'Ewald Hering³⁵, qui ont fourni de l'important phénomène du contraste coloré une description simple et une définition exacte en indiquant que l'impression fournie par chaque tache de couleur sur une surface est influencée par le «champ environnant» de cette tache. Inutile d'insister sur le fait que l'influence du «champ interne» et du «champ environnant» est réciproque. Cette

³⁴ Pour Bühler, Dilthey incarne l'une des approches possibles de la psyché (la *geisteswissenschaftliche Psychologie*) à côté de cette autre voie d'accès qu'est le béhaviorisme. (Cf. notamment KP §3 & §10) Il faut par ailleurs souligner que Bühler établit dans *Die Krise...* une filiation entre la «totalité» diltheyienne et la *Gestalt*, mais c'est un point que je ne peux développer ici. Quoi qu'il en soit et plus généralement, même si elles paraissent un peu hétérogènes, ces diverses références entrent dans le cadre d'une critique globale du physicalisme. (Sur cette dernière question, cf. ici même, l'article de F. Toccafondi)

³⁵ Ces discussions sont issues de la critique des théories de H. Helmholtz, qu'il n'est pas possible de reprendre ici. Rappelons en revanche que c'est à Hering qu'on doit la découverte de la constance de la perception des couleurs (le fait qu'un tableau noir en plein soleil nous paraîtra noir même s'il est objectivement plus clair qu'une feuille blanche dans la pénombre; et réciproquement). Deux de ses élèves, Katz et Jaensch, ont proposé d'expliquer ce phénomène par le fait que nous percevons, non pas la couleur isolée, mais la couleur de l'objet dans son contexte, en l'occurrence selon son éclairage. De cette thèse Bühler a tiré en 1922 ce qu'il appelle son «principe de dualité» — *Duplizitätsprinzip* (mais n'oublions pas la *Gesetz der Zweigliedrigkeit, la loi d'articulation binaire*, de Rozwadowski) — qui pose que notre perception des couleurs dépend donc de deux facteurs, la lumière à la surface des objets d'une part, l'éclairage d'autre part. Il modifie cependant la thèse de Katz sur un point important, en attribuant le facteur d'éclairage non aux objets, mais à l'*espace* lui-même, ce qui correspond plus ou moins à l'intuition naïve, tout en étant physiquement inexact. En d'autres termes, dès cette époque, et dans un contexte qui n'a rien de linguistique, le couple élément/champ est déjà en place. Il faut enfin et par ailleurs se souvenir que Bühler rapprochera plus tard, et à plusieurs reprises, le principe de constance de la perception (visuelle, auditive, etc.) de l'opposition phonétique/phonologie. Sur la théorie des couleurs chez Bühler: Kardos (1988).

découverte a été étendue et extrapolée à de nombreuses autres choses dans toutes les approches holistiques [*Ganzheitbetrachtungen*] qu'on subsume aujourd'hui sous le titre de *Gestaltpsychologie*. Au nombre des faits qui n'ont jamais été totalement négligés ou niés, mais qui sont aujourd'hui dégagés de manière beaucoup plus soignée que jadis, il y a cette découverte que les données sensibles n'apparaissent pas à l'état isolé, qu'ils sont au contraire incorporés, intégrés dans les «totalités» changeantes que forment les processus psychiques, et qu'ils en reçoivent des modifications changeantes. Pour désigner ce phénomène le nom de champ environnant s'est présenté comme de lui-même, et s'est naturalisé. (ST 154)

Mais il faut bien sûr, et en premier lieu, mentionner la *Gestalt*. L'attitude à première vue ambivalente, et notamment certains propos occasionnellement virulents, de Bühler à l'égard de cette dernière peuvent déconcerter³⁶. En fait ce que Bühler n'admet pas dans la *Gestalt* (ou peut-être, plus exactement, dans son interprétation dominante), c'est son héritage psychophysique, ce qu'elle hérite de Fechner, dont le postulat d'isomorphie chez Köhler fournit une bonne illustration. En postulant en effet l'existence de rapports de similitude entre structures physiques macroscopiques et contenus phénoménaux, même s'il ne s'agit certes pas là d'une isologie naïve impliquant des similitudes matérielles directes, Köhler adopte une position réaliste. Pour lui, les processus d'auto-organisation sont objectifs, la structure est dans les choses, non dans le sujet qui les observe³⁷. Cela, Bühler ne l'accepte pas. Mais cela ne le conduit pas, loin s'en faut, à rejeter les principes de la *Gestalt*. Cette dimension gestaltiste est d'ailleurs parfois perceptible dans la terminologie elle-même, par exemple lorsqu'il fonde sa critique de l'ellipse sur l'axiome générique de l'incomplétude des signes, en introduisant pour la circonstance le terme d'*Untersummativität*. Cette innovation terminologique pouvait difficilement ne pas passer pour une allusion transparente à l'une des notions canoniques de la *Gestalt*, et sans doute la plus célèbre, celle d'*Übersummativität*, la «sur-sommativité» qui énonce que le tout vaut plus que la somme de ses parties³⁸. Dans la pratique et dans la théorie, Bühler extrapole en fait à la grammaire plusieurs principes fondamentaux de la *Gestalt*.

C'est le cas d'abord de la définition du phonème comme faisceau de traits distinctifs que Bühler formule dès 1932, en se référant à un texte d'Anton Marty de 1908, ainsi qu'à Brentano³⁹. Il n'y avait évidemment pas de difficulté pour lui à concevoir le rapport entre trait et phonème dans le cadre de l'*Untersummativität*, du rapport entre partie et tout. Il est vrai que ces questions avaient déjà été abordées par Husserl, mais les références explicites sont fréquentes. Nous avons vu que c'est à la *Gestalt* que Bühler en appelle pour opposer au *signalement* acoustique (qui correspond globalement à la définition différentielle pragoise), sa *physionomie* acoustique (*Gesicht*), dont l'identification épargne à l'auditeur le traitement calculatoire lourd. Cette physionomie dépend selon lui de principes gestaltistes comme l'opposition entre figure et fond, la constance de l'image malgré la variation de la distance, etc.

³⁶ Cf. Bühler (1926).

³⁷ C'est ce qui expliquera en grande partie l'opposition de gens comme Piaget ou Klages. Quant à Bühler, c'est en quelque sorte un gestaltiste «husserlien».

³⁸ Elle provient d'un texte inaugural de la *Gestalt*: Ehrenfels, *Über Gestaltqualitäten*, 1890.

³⁹ Parmi les traits du phonème, Bühler évoque sa «clarté» (*Helligkeit*). Cette terminologie, ou plutôt cette métaphore visuelle, n'est peut-être pas fortuite.

À vrai dire notre phonologue doit rester suffisamment prudent et garder les yeux ouverts [...]. La psychologie moderne [...] attire avec force l'attention sur le fait qu'outre leurs traits acoustiques (c'est-à-dire les phonèmes), ces structures [que sont les mots] sont aussi caractérisées phonétiquement par des *qualités de forme* (des *Gestaltqualitäten*) déterminées. Tout comme il existe les formes de grandes dimensions, qu'on appelle usuellement la mélodie de la phrase, le rythme de la phrase et les formes temporelles de la phrase, il existe aussi les mêmes formes à petit échelle déjà dans le mot. Il y a des accents de mot et des mélodies de mot ; on ne saurait les omettre, et ils ne sont pas non plus omis de notre liste. Ils font partie des modulations musicales qui, soit deviennent directement pertinentes du point de vue syntaxique (par exemple ce qu'on appelle la mélodie de phrase), soit le sont par le biais d'une modulation qu'ils réalisent sur une seule entité acoustique [Wortklang] — ainsi *über'setzen*, « traduire » [avec accent sur la base], et *'übersetzen* « (faire) franchir » [avec accent sur le préfixe], sont en allemands deux mots différents, tous deux verbes il est vrai. Il reste que de telles modulations sont, tout autant que l'*Umlaut*, la métaphonie, ou l'*Ablaut*, l'apophonie, susceptibles de modifier la classe de mots, et de fonctionner directement comme moyens de combinaison — qu'on songe par exemple à la loi accentuelle des composés allemands. Ou pour redire les choses autrement, chaque mot a donc une *Klanggesicht*, une physionomie acoustique, qui n'est pas entièrement conditionnée par la fonction expressive, mais qui contribue également à indiquer la valeur symbolique et la valence syntaxique du mot (ST : 177).

Il ne s'agit pas là du seul aspect « qualitatif » évoqué par Bühler. Dans un autre cadre, celui de la théorie acoustique de la syllabe, il présentera le fait qu'une série de battements sont automatiquement perçus comme rythmiques comme « une loi structurelle de notre audition » (ST : 263). Remarquons surtout au passage que les champs ne sont guère assimilables à des systèmes de coordonnées cartésiennes, car ce ne sont jamais des médiums neutres et indifférents, mais toujours des espaces matériels⁴⁰. Il serait facile de multiplier les exemples : de même encore, les notions de sélectivité et de pertinence (*selektive Bevorzugung*) (KP : 66-67) apparaissent chez Bühler dans le cadre de la critique du physicalisme béhavioriste en psychologie. Tout cela ne vient pas du champ grammatical, et certes pas d'un postulat de relations différentielles dans un système clos, qui serait « la langue ».

Il ne faudrait pas en conclure que nous aurions nécessairement affaire à un savoir empiriquement différent de celui des « linguistes ». On peut trouver du reste des choses assez proches de la définition bühlerienne de la pertinence et de la diacrise chez Rozwadowski. Mais cela pose évidemment des questions concernant le statut des métalangages généraux : est-ce que c'est un même contenu empirique qui est interprété dans deux langages différents, celui de la psychologie et de la linguistique ? Faut-il parler d'extrapolation ou de développement parallèle ? Quel est le degré d'osmose compatible avec l'existence même des disciplines ? Etc.

⁴⁰ Sur ce point encore, cf. ici même l'article de J. Friedrich. Dans quelle mesure tout cela mériterait par ailleurs d'être situé dans un contexte problématique plus large, c'est ce qui resterait à préciser. On songe (cet exemple parmi d'autres possibles) à la *Klangfarbenmelodie* de Schönberg, qui remet en cause, vers la même époque, la « mesure » classique, basée sur l'égalité objective des temps, et la distinction entre « ce qui arrive » et un médium supposé neutre et indifférencié, qui serait la durée. (Cf. Charles : 1978)

3.2. L'école de Würzburg

Entre Bühler et Brentano, il y a Stumpf⁴¹, successeur de Brentano, et considéré comme à l'origine de l'école berlinoise de la *Gestalt*⁴². Bühler fait à plusieurs reprises référence à cet auteur dans ses travaux, et lui emprunte notamment (KP: 131-132) la notion de «lois structurelles» (*Strukturgesetze*): «les règles d'inférence ne sont pas des lois causales de genèse et de succession des actes de jugements, mais *des lois structurelles d'états de choses* (*Strukturgesetze von Sachverhalten*) [...] Chaque fois qu'il existe une solidarité interne de ce type par rapport aux totalités, des aperçus structurels deviennent possibles [...]»⁴³.

Derrière et avant la *Gestalt*, il y a Külpe et l'école de Würzburg, d'où provient notamment la notion de *schéma syntaxique vide*, qui est une notion grammaticale très importante, puisqu'elle fournit l'un des fondements possibles — et sans doute le prégnant — à la thèse de l'autonomie de la syntaxe. Or cette notion apparaît très tôt chez Bühler, car elle est liée à un thème central de l'école de Würzburg, celui du rapport entre compréhension et représentation. Nos psychologues aimaient rire : Külpe demandait aux sujets s'il est permis à un homme d'épouser la sœur de sa veuve, et Bühler soumettait des aphorismes de Nietzsche à des illettrés. Bref, il s'agissait de questions de psychologie expérimentale qui portaient sur la compréhension sans images, sur le caractère concaténatoire ou non du sens global, etc. Et qui mirent en évidence, dès le début du siècle, la dissociation entre interprétation sémantique et appréhension des structures :

C'est au cours d'une analyse de la pensée langagière, que je mis en évidence durant l'année 1907⁴⁴ l'expérience de *schémas syntaxiques vides*. [...] Il n'est pas nécessaire de décrire le détail des résultats [de l'expérience]; quoi qu'il en soit, [les sujets] se retrouvèrent souvent dans une situation que chacun connaît d'expérience, situation dans laquelle il arrive si fréquemment qu'on cherche à saisir une pensée difficile dans un texte qu'on a devant soi et dont on perçoit parfaitement la structure grammaticale, ou qu'à l'inverse, on cherche pour sa propre pensée des mots appropriés et la forme expressive. Dans l'effort pour trouver la solution, il arrivait parfois que le contenu et le schéma de représentation empruntassent des voies séparées, de sorte que, très curieusement, il restait possible de les appréhender séparément, y compris dans le regard rétrospectif des psychologues qui décrivaient cette expérience. Et très nombreux étaient alors les comptes-rendus exposant comment la formulation proprement dite se trouvait précédée par un *schéma syntaxique* totalement ou partiellement *vide*, qui guidait la parole effective d'une façon reconnaissable d'une manière ou d'une autre. [...] En bref, j'en tirai la conclusion suivante :

«Lorsque nous voulons exprimer une pensée difficile, nous en choisissons d'abord la forme phrastique, nous commençons par nous rendre intérieurement conscients du plan d'opération, et c'est alors ce plan qui conduit d'abord les mots. Lorsque nous comprenons une construction phrastique compliquée, il s'agit d'un savoir à propos de la structure grammaticale, nous savons quelque chose des relations qui existent entre les parties séparées de la forme totale. Cela se produit aussi lorsque nous parlons nous-mêmes, par exemple lorsque nous débutons une incise par *quand* et qu'à la fin de la subordonnée, nous nous

⁴¹ Sur le rapport entre Stumpf et Bühler, cf. les citations éclairantes qu'en fournit ici même F. Vonk.

⁴² Après avoir occupé la chaire de Brentano à Würzburg, Stumpf s'est installé en 1894 à Berlin, où il fonda l'Institut de psychologie, et compta bientôt parmi ses collaborateurs et élèves ceux dont les noms allaient illustrer la *Gestalt* berlinoise.

⁴³ Il s'agit d'une citation de Stumpf (1907). C'est Bühler qui souligne.

⁴⁴ Ce qui suit résume et cite Bühler (1908).

interrompons brusquement, nous prenons alors conscience que nous avons attendu quelque chose ; il ne s'agit pas seulement d'un complément objectif, mais aussi grammatical, nous attendons une proposition principale. Dans tous ces cas, ce dont nous prenons conscience sous forme séparée est ce qui sert toujours ou presque toujours d'*intermédiaire* entre les pensées et les mots, en l'occurrence un savoir quant à la forme phrastique et quant à la relation des constituants phrastiques entre eux, quelque chose qu'il faut considérer comme une expression directe des règles grammaticales qui sont vivantes en nous. » (ST: 253-254)

Toutefois quelques lignes plus loin Bühler nuance la thèse du «schéma syntaxique vide», et explique sa position de jadis en faisant référence à Pick, à C. Bühler et à O. Selz. Nous étions, dit-il des enfants de notre temps, et nous estimions important d'isoler et de définir isolément les facteurs qui constituent la pensée langagière, afin de réfuter le sensualisme à courte vue de l'époque. Ceci explique, poursuit-il, qu'on ait si fortement souligné l'idée de schéma syntaxique vide. On le voit bien : tout cela aboutissait de toute évidence à des observations intéressantes sur le statut de la syntaxe, mais ne s'inscrivait pas dans un projet grammatical. Il s'agissait de réfuter empiriquement la psychologie de Wundt et, au-delà, une tradition phénoméniste issue de Mach et de Helmholtz. L'école de Würzburg s'était en effet efforcée de falsifier les thèses sensualistes en démontrant l'existence de pensées «sans image», n'ayant donc pas la qualité de sensations. Külpe en concluait à l'hétérogénéité des processus mentaux, et notamment à la spécificité des processus mentaux supérieurs qui se révélaient ainsi non réductibles à des processus inférieurs. C'est dans ce programme que s'inscrivait la mise en évidence de phénomènes syntaxiques *sui generis*.

Poursuivons dans ce cas le raisonnement. Dans quelle mesure ne faut-il pas chercher dans cette thèse de la discontinuité des fonctions psychiques l'explication, au moins partielle, de certaines attitudes ultérieures de Bühler ? Revenons un instant aux points exposés en première partie sur le concept de champ et l'extension de la syntaxe. Poussée à sa limite, cette extension de la syntaxe aurait pu conduire Bühler à récuser toute pertinence pragmatique à la distinction entre linguistique et non linguistique, au profit d'une théorie sémiotique fondée sur la seule opposition entre élément et champ. Or c'est là une conclusion qu'il se garde bien de tirer. Bien au contraire, il n'hésite pas à critiquer (ST: 386) l'analyse de la déixis proposée avant lui par Brugmann, qui présente à ses yeux le défaut grave selon lui d'abolir la distinction entre anaphore et déixis, alors qu'il y a une différence fondamentale entre «déixis syntaxique» et «déixis matérielle», en d'autres termes entre champ linguistique et champ matériel. Quelques pages plus loin (ST: 403), il s'en prend de manière assez analogue au concept syntaxique d'*Unterordnung* de Paul, qui réunit sous cette appellation dépendance logique et dépendance grammaticale. On est alors naturellement tenté de se demander dans quelle mesure cette volonté de maintenir une distinction nette entre des domaines dont il postule par ailleurs l'équivalence fonctionnelle n'est pas, au moins en partie, l'héritage du principe de l'hétérogénéité des processus mentaux. On peut enfin se poser le même type de question à propos du sous titre de la *Sprachtheorie*, «la fonction représentative du langage», car ce privilège accordé à la *Darstellung* semble de son côté contredire l'équilibre des «fonctions» que suggère le schéma de l'*organon*. — Héritage husserlien ? Ou bien (ce qui n'a rien d'incompatible) héritage d'une volonté «würzburgienne» de s'intéresser aux fonctions mentales supérieures et d'empêcher toute réduction du «supérieur» à l'«inférieur» ? Si on ajoute à cela que, dans la perspective de l'école de Würzburg, les fonctions supérieures ne sont pas

concevables sans le langage, on comprend par ailleurs que la théorisation psychologique conduite naturellement en direction d'une théorie du langage.

4. De la psychologie à la cybernétique

4.1. Synchronie et diachronie des propositions scientifiques

Si c'est bien la psychologie qui forme le substrat de la théorie du langage (admettons provisoirement cette hypothèse du reste banale), nous devons en tirer plusieurs conséquences. Cela signifie d'abord que la théorisation psychologique n'a pas seulement fourni à Bühler une part de l'outillage qu'il utilise pour sa théorie du langage, mais qu'elle rend par ailleurs compte de propositions théoriques plus difficilement compréhensibles par la seule cohérence interne des thèses de *Sprachtheorie*. Du point de vue d'une épistémologie générale ensuite, il en résulte que l'utilité de reconstruire l'arrière plan diachronique d'une théorie scientifique n'est pas purement documentaire, puisque cet arrière plan ne fournit pas simplement la cause efficiente de telle ou telle proposition, mais plus vraisemblablement une part de son explication. Il en résulte alors une tension entre des héritages éventuellement divers et une réorganisation secondaire nécessaire à l'existence d'un minimum de cohérence synchronique⁴⁵. Imaginons même qu'une théorie soit totalement cohérente, c'est-à-dire entièrement réductible à ses relations synchroniques, ce qui ne nous semble pas être le cas de Bühler. Cette cohérence n'en sera pas moins objectivement «secondaire», puisqu'issue de la mise en ordre d'un matériau primaire constitué par les théories scientifiques antérieures. Ce que montre admirablement le travail de Bühler, c'est la manière dont s'organise ce matériau presque fortuit apporté par l'histoire. Il montre, en d'autres termes, que le matériau primaire de la science n'est jamais une objectivité immédiate, mais bien évidemment le discours scientifique lui-même tel qu'il existe à un moment donné de l'histoire. C'est ce que nous allons voir maintenant.

Cette tension entre synchronie et diachronie, entre une théorie du langage qui a sa cohérence propre et des questions d'arrière plan venues d'un autre horizon, celui de la psychologie, est en effet nettement perceptible si on rapproche la *Sprachtheorie* du deuxième «grand» livre de Bühler du point de vue de la notoriété et de l'importance théorique, *La crise de la psychologie*, qui est légèrement antérieur. L'intérêt de *Die Krise...* est qu'il fait un peu figure de chaînon manquant. D'une part, le texte postule dans la ligne de Külpe l'hétérogénéité des modes de savoirs. D'autre part, il montre clairement comment le savoir psychologique d'époque a pu servir de matrice conceptuelle à la théorie du langage. Certaines oppositions dont nous avons pu voir précédemment l'importance théorique, comme la distinction entre *Gestalt* et computation, sont effectivement déjà présentes dans *die Krise...* C'est également dans ce texte que se trouve stabilisé le triangle {expression/manifestation/représentation} qui est au cœur de l'*organon*. Mais ce n'est pas tout. À cette tripartition initiale, qu'il a constamment retravaillée et reformulée, Bühler associe plus ou

⁴⁵ On songe à des contraintes «superficielles» assez analogues (ce n'est qu'une analogie) aux mécanismes de réélaboration secondaire de la psychanalyse. Ce phénomène est du reste assez facile à mettre en évidence lorsque la théorisation reste rudimentaire. C'est le cas par exemple des premiers chapitres des *Éléments de syntaxe structurale* (Tesnière, 1959), dont l'articulation avec la «syntaxe dynamique» qui suit est pour le moins formelle. Tout simplement en fait parce que cette «syntaxe statique» est la trace fossilisée d'un *Projet de noétique*, très antérieur et non publié, dont le substrat théorique, fort différent de celui des *Éléments...*, n'est plus explicite dans le texte final.

moins explicitement les trois aspects dominants de la psychologie de son époque que sont le béhaviorisme, la *Denkpsychologie*, et la *Geisteswissenschaft*, en se proposant de les intégrer dans un schéma sémiotique unique. — Le béhaviorisme privilégie l'aspect comportemental (*Benehmen*), mais Bühler l'associe parallèlement au concept d'«appel» (*Appell*) ou de «guidage» (*Steuerung*). La psychologie de la pensée introduit la notion d'expérience vécue (*Erlebnis*), mais Bühler lui attribue aussi le concept de «manifestation» (*Kundgabe*). Enfin la *Geisteswissenschaft*, qui débouche sur une psychologie des structures intellectuelles objectives (*objective geistige Gebilde*), privilégie le concept de représentation (*Darstellung*). Ces associations sont perceptibles dans *Die Krise...*, mais ne sont plus identifiables dans *Sprachtheorie*.

En fait, sous des formes il est vrai variables, ce processus est visible bien plus tôt. Dans *Die geistige Entwicklung des Kindes*, Bühler introduit une autre tripartition, plus proche de Külpe celle-ci, celle entre *instinct*, *entraînement* et *intellect*. Et surtout, la même année, dans son travail sur la phrase, les trois «fonctions» sont désormais présentes, significativement associées, comme le fera plus tard *die Krise...*, à des écoles ou à des théories. En l'occurrence essentiellement celles de Husserl, de Wundt et de Marty. La thèse de Bühler est que chacune de ces théories privilégie un aspect (mais un seul) du fonctionnement langagier. Alors que pour Wundt le langage est essentiellement «expression» (*Ausdruck*), Husserl accorde selon Bühler une place centrale et excessive à la fonction de représentation⁴⁶. Quant à Marty, en voyant dans le langage un moyen de *déclencher* quelque chose chez autrui, il est l'un de ceux qui ont, à l'encontre de Husserl, mis en évidence la spécificité de l'impératif. Bühler lui emprunte donc la notion d'*Auslösung*, de «déclenchement», en estimant que ces trois approches ont le défaut commun d'être unilatérales.

Toutes ces distinctions et partitions (il en est d'autres) opérées par Bühler dans ses travaux de psychologie ne sont pas identiques, ni même équivalentes et l'analyse de leur relation excéderait le cadre de cet article, mais il faut noter deux choses. Premièrement, Bühler s'est donc efforcé de les intégrer dans sa sémiotique et elles semblent effectivement avoir donné naissance aux grandes distinctions qui paraissent stabilisées dans la *Sprachtheorie* — la tripartition de l'organon, mais aussi la distinction entre *Werk* et *Handlung*, qui fournit l'opposition entre *activité de parole* et *œuvre de langage* dans *Sprachtheorie*, mais qui est explicitement renvoyée à l'opposition entre *jeu d'activité* (*Handlungsspiel*) et *jeu de production* (*Werkspiel*), distinction déjà présente dans les travaux antérieurs⁴⁷.

Enfin il faut donc souligner le côté *fédérateur* du projet contenu dans *Die Krise...*. Nous devons, dit Bühler (KP: 126), utiliser le savoir de la femme de chambre, du poète et de l'historien. Peu importe comment l'information est obtenue, pourvue qu'elle trouve une place systématique (*Systemstelle*) dans la science psychologique. Car il s'agit à bien des égards pour Bühler *d'organiser le savoir disponible*. En toute rigueur, l'«axiomatique» de Bühler n'en est pas une, et il importe assez peu que Bühler ait été ou non

⁴⁶ Pour Husserl, les actes non objectivants (qui correspondent à peu près à ce que la terminologie scolaire qualifie de «fonction expressive») sont «des cas particuliers fortuits d'énoncés ou d'autres expressions d'actes objectivants» (*i.e.* de la «fonction référentielle»).» (Husserl, 1992 [1900-1901] Bd. 4: 749). Selon Bühler Husserl absorbe donc ce qui fait l'objet d'un jugement d'*authenticité* («l'expression») dans ce qui relève de la valeur de *vérité* (la «représentation»). En fait Husserl emploie le terme *Aussage*, «énoncé», et non celui de *Darstellung*, «représentation», choisi par Bühler. On dira en conclusion quelques mots de cette option terminologique de Bühler, qui est plus proprement sémiotique.

⁴⁷ (1918b: 220) et (KP: 208 sv.)

conscient que ce qu'il présentait comme des «axiomes» étaient tout autre chose⁴⁸. En revanche l'axiomatique joue un rôle d'organisation et de clarification des données disponibles.

4.2. Les enjeux de l'axiomatique

Toutefois, si bien des choses semblent donc se mettre en place très tôt dans l'œuvre, la terminologie employée évolue depuis les travaux de psychologie jusqu'à la *Sprachtheorie* et au-delà. De manière sensible dans les derniers travaux, les mots de la cybernétique naissante se sont peu à peu substitués au vocabulaire traditionnel de la psychologie. Avec des inflexions correspondant aux différents domaines abordés, cette évolution correspond en fait à une *direction d'ensemble*, perceptible dès *Die Krise...*, voire plus tôt, qu'il nous faut rapidement dégager avant de conclure.

Nous avons vu précédemment selon quel principe *Die Krise...* emprunte aux courants psychologiques de son époque, mais ces emprunts présentent une seconde caractéristique. En témoigne l'apparition des termes *Appell*⁴⁹ et surtout *Steuerung*, «guidage». Ainsi qu'on vient de le signaler, Bühler attribue la prise en compte du caractère spécifique de la «fonction conative» à Marty, pour qui l'énoncé sert à susciter, à suggérer ou à «insinuer» des jugements chez autrui. Or, pour caractériser cette «fonction conative», Bühler utilise successivement *déclenchement*, puis *appel* (qui accorde une place plus centrale à la relation duelle émetteur-récepteur), et *guidage*.

C'est que chez Marty, il était question de *Beeinflussung*, d'*influence* exercée sur autrui, à quoi Bühler préfère le terme de *guidage* qui, dit-il (KP: 87-88), vient du vocabulaire des physiciens afin de «ramener à une formule unique l'influence réciproque et finalisée des participants d'un communautés animales et humaines, formule qui de par son origine, échappe au moins aux critiques superficielles des penseurs d'orientation mécaniste. Il existe également des guidages dans les systèmes non vivants.» Une bonne part du projet bühlerien s'exprime dans ce béhaviorisme modéré, aux connotations cybernétiques (alors que nous ne sommes qu'en 1927). Il n'est pas sûr en effet que cette suppression de l'opposition humain/non humain et animé/non animé corresponde ici à un programme positiviste (qui serait du reste peu compatible avec l'héritage «würzburgien» de Bühler). Il s'agit plutôt d'introduire les notions de sens et d'intentionnalité sans référence à des contenus de conscience. Bühler élimine avec un terme de ce genre tout qui ressemble à une évocation des «buts» conscients de la communication. Et s'il se propose de «surseoir» à la question de la compréhension, mais non de l'é luder (KP : 63-65), c'est que la thématization du sens est explicitement débarrassée chez Bühler de tout arrière-plan métaphysique au profit d'une théorie de la communication et de l'interaction (*Sprechverkehr*).

⁴⁸ Bien qu'elle réponde à un projet foundationaliste, l'«axiomatique» de Bühler n'est pas constituée de la liste des propositions premières (non dérivables) d'un système déductif, mais de *propositions génériques d'origine inductive*, censées exprimer les «principes» du fonctionnement langagier.

⁴⁹ «Ce modèle instrumental, pourvu de ses trois relations sémantiques variables et largement autonomes, a reçu une première explicitation complète dans mon travail sur la phrase (1918), qui commence par cette phrase: «Ce qu'effectue le langage humain est triple: manifestation, déclenchement et représentation.» Je préfère aujourd'hui les termes d'*expression*, d'*appel* et de *représentation* [...]» (ST: 28)

La situation est très analogue en ce qui concerne la fonction de «représentation», dans la mesure où Bühler utilise immédiatement ce terme plutôt que celui, plus philosophique, d'*énoncé* [Aussage]. L'argument avancé dans le texte de 1918 est que *Darstellung* est plus général, qu'il englobe d'autres cas analogues — les cartes de géographie, les courbes mathématiques, etc. — (Bühler ramène ici implicitement la thèse du caractère non spécifique de la grammaire.) Mais il serait facile de signaler encore d'autres indices qui conduisent à un constat analogue : le choix de plus en plus visible de délester les concepts de leur charge philosophique ou psychologique traditionnelle au profit de ce qui ressemble de plus en plus à une approche cybernétique de la communication. Les partenaires de la communication sont les éléments d'un «système de communication» dans lequel interviennent des facteurs de «guidage» et de «réglage». Sémiotique et cybernétique tendent à devenir des notions quasi équivalentes, dans la mesure où elles font bien intervenir le sens, mais un sens qui n'est ni conceptuel, ni mental, ni logique, mais qui est en rapport avec un résultat et un effet⁵⁰. C'est pourquoi pour Bühler il n'est pas absurde de parler du «sens» d'une pièce dans une machine par exemple. Ou encore de parler du «sens» de l'équilibre.

Le sens de l'équilibre est un appareil de guidage caractérisé, et ce qu'il guide ce sont des mouvements corporels, pas des vécus ; ce n'est qu'après coup, à partir du résultat, que des informations sur son activité nous parviennent à la conscience. (KP : 102)

Si Bühler formule des axiomes supposés rendre compte de l'essence du langage, cette essence se révèle, tout autant que les axiomes eux-mêmes, d'une nature particulière, puisqu'elle est purement fonctionnelle. L'axiomatique et la sémiotique (ou la cybernétique) sont les deux facettes d'une réponse à un double enjeu : organiser le savoir disponible d'une part et, pour ce faire, délester la théorie du langage de ses hypothèses substantialistes d'autre part.

En d'autres termes, on en tirera deux conclusions. D'abord que l'œuvre de Bühler met en cause une conception objectiviste du langage, à partir d'une argumentation dont la source est sans doute à chercher dans les questions soulevées par Külpe et ses disciples : la discontinuité des phénomènes psychiques, le statut à accorder aux phénomènes. Ceci fournissait toutefois une orientation *linguistique* alternative aux modèles qui ont dominé le 20^{ème} siècle.

Ensuite, que la singularité de Bühler est qu'elle ne se fonde ni dans une grammaire pure, ni dans un champ empirique d'observation (qu'il s'efforce cependant de ne pas quitter dans son dialogue avec les linguistes de son temps) mais dans le discours scientifique de son époque. La sémiotique de Bühler n'est pas à ce titre une simple théorie du signe. Elle sert de principe organisateur non seulement d'un donné observable, fût-il catégorisé par des modèles, mais bien et avant tout du savoir scientifique lui-même tel qu'il est matériellement disponible à un moment donné de l'histoire. Que l'idée d'une «axiomatique» entretienne

⁵⁰ Sur l'importance de la cybernétique chez Bühler: Ungeheuer (1967).

une ambiguïté jamais levée, pour ne pas dire une illusion, sur la possibilité de fonder objectivement une discipline scientifique, tout comme sur l'énumérabilité des propositions censées la constituer, est une évidence. Il reste cette prise en compte, qui ne semble toujours pas devenue triviale, de l'irréductible historicité des sciences.

Références

- BELNA, J.-P. (1997). «Les nombres réels. Frege critique de Cantor et de Dedekind», *Revue d'Histoire des Sciences* 50/1-2, 131-158.
- BLÈS, M.-F. & SAMAIN, D. (dir.) (2001), *Sémiotiques* 18/19, *Incidences de l'impossible dans le langage*.
- BREKLE, H.E. (1988). «Bühlers “Gesetz der Abdeckung” — ein Ansatz für eine dynamische Stereotypsemantik », in Eschbach (1988), 173-201.
- BRØNDAL, V. (1948 [1928]), *Les parties du discours. Parties orationis. Étude sur les catégories du langage*, Copenhagen, G.E.C Gad (résumé du danois *Ordklasserne*).
- BRUGMANN, K. (1904). *Die Demonstrativpronomina der indogermanischen Sprachen, eine bedeutungsgeschichtliche Untersuchung*, Leipzig, Teubner.
- BÜHLER K. (1907), *Tatsachen und Probleme zu einer Psychologie der Denkvorgänge*, Leipzig, W. Engelmann/Würzburg 1906-07 (3) 8° *Archiv für die Gesamte Psychologie*.
- BÜHLER, K. (1918a). «Kritische Durchmusterung der neueren Theorien des Satzes», *Indogermanisches Jahrbuch* VI, 1-20.
- BÜHLER, K. (1918b). *Die geistige Entwicklung des Kindes*, Jena, Fischer.
- BÜHLER, K. (1922a). «Vom Wesen der Syntax», *Idealistische Neuphilologie, Festschrift für Karl Vossler*, Carl Winter, Heidelberg, 54-84
- BÜHLER, K. (1922b). *Handbuch der Psychologie, 1. Teil: Die Struktur der Wahrnehmungen, 1. Heft: Die Erscheinungsweisen der Farben*, Jena, G. Fischer.
- BÜHLER, K. (1926). «Die “neue” Psychologie Koffkas», *Zeitschrift für Psychologie*, 99, 145-159.
- BÜHLER, K. (1932). «Das Ganze der Sprachtheorie, ihr Aufbau und ihre Teile», *Bericht über den zwölften Kongress der deutschen Gesellschaft für Psychologie* (1931), 95-122, Jena.
- BÜHLER, K. (1968 [1936]). «Das Strukturmodell der Sprache», *Travaux du Cercle de Linguistique de Prague* 6. *Études dédiées au quatrième congrès des linguistes*, 3-12, Prague, Kraus Reprint, Nendeln, Lichtenstein.
- BÜHLER, K. (1999 [1934]). *Sprachtheorie, die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart, Lucius & Lucius.
- BÜHLER, K. (2000 [1927]). *Die Krise der Psychologie*, Weilerswist, Velbrück Wissenschaft.
- CHARLES, D. (1978). *Le temps de la voix*, Paris, J.P. Delarge.
- DEDEKIND, R. (1888), *Was sind und was sollen die Zahlen?* Braunschweig, Vieweg & Sohn. (Trad. fr. H. Sinaceur, J.M.de Dedekind, *Les nombres : que sont-ils et à quoi servent-ils ?*, *Analytica* 12-13, 1979.)
- EHRENFELS, C. von (1890) «Über Gestaltqualitäten», *Vierteljahresschrift für wissenschaftliche Philosophie* 14, 249-292.
- EHRENFELS, C. (1988 [1890]). «Über Gestaltqualitäten», trad. angl. in Smith (1988, 82-117).
- ESCHBACH, A. (1984). «Karl Bühlers Zeichenbegriff und seine Beziehung zu Wittgensteins Spätphilosophie», *Zeitschrift für Semiotik* 6, n°4, 397-420.
- ESCHBACH, A. (ed.) (1988). *Karl Bühler's Theory of Language/Karl Bühlers Sprachtheorie, Proceedings of the Conference held at Kirchberg, August 26, 1984 and Essen, November 21-24, 1984*, Viennese Heritage/Wiener Erbe 2, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins.
- FECHNER, G.T. (1889 [1860]). *Elemente der Psychophysik*, Leipzig, Beitkopf und Härtel.

- FORTIS, J.M. (2001). «La modularité du langage : une démonstration impossible ?», *Sémiotiques* 18/19, *Incidences de l'impossible dans le langage*, 83-114.
- GLINZ, H. (1947) *Geschichte und Kritik von den Satzgliedern in der deutschen Grammatik*, Bern, Buchdruckerei Böhler & Co.
- HERING, E. (1872-1874), «Zur Lehre vom Lichtsinne», *Mitteilungen aus den Sitzungsberichten der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, 1-6.
- HERMANN, E. (1928). «Die Wortarten», *Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaft zu Göttingen*, Philologische-historische Klasse, 1-44.
- HJEMSLEV, L. (1935-37). *La catégorie des cas. Étude de grammaire générale*, Universitetsforlaget i Aarhus.
- HUSSERL, E. (1992 [1900-1901]). *Gesammelte Schriften 2-4, Logische Untersuchungen*, Hamburg, F. Meiner Verlag.
- JAENSCH, E. (1921). «Über den Farbenkontrast und die sogenannte Berücksichtigung der Beleuchtung», *Zeitschrift für Sinnesphysiologie*, 52, 165-180.
- KARDOS, L. (1988). «Bühlers "mißlungene" Theorie der Farbenkonstanz, in Eschbach (1988), 33-41.
- KÖHLER, W. (1959 [1938]). *The Place of Value in a World of Facts*, New York, Meriden Books inc.
- KRIES, J. von. (1916). *Logik*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck).
- MARTY, A. (1976 [1908]). *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Hildesheim/New York, Olms.
- MEILLET, A. (1948 [1913]). «Sur la méthode en grammaire comparée», *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, 19-35.
- MULLIGAN, K. (1988). «On structure», in Eschbach (1988), 193-226.
- PORZIG, W. (1924). «Aufgaben der indogermanischen Syntax», in *Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft. Festschrift für Wilhem Streitberg*, 126-151, Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung.
- ROZWADOWSKI, J. (1904). *Wortbildung und Wortbedeutung*, Heidelberg, Carl Winter.
- SABOURAUD, O. (1995). *Le langage et ses maux*, Paris, Odile Jacob.
- SAMAIN, D. (2001). «Une aporie grammaticale: la théorie des relations au début du siècle, Actes du colloque international sur la *Sémantique des relations*, 13-29, Lille, Presses du Septentrion.
- SAMAIN, D. (2002). «La construction du métalangage dans le premier tiers du XX^{ème} siècle», *History of Linguistics 1999*, ICHOLS 8, 349-362, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins.
- SANDMANN, M. (1940), «Substantiv, Adjektiv, Adverb und Verb als sprachliche Formen», *Indogermanische Forschungen* 57, 61-112.
- SMITH, B. (éd.) (1988), *Foundations of Gestalt Theory*, Munich, Philosophische Verlag.
- STUMPF, C. (1907), *Zur Einteilung der Wissenschaften. Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin.
- SÜTTERLIN, L. (1902). *Das Wesen der sprachlichen Gebilde. Kritische Bemerkungen zu Wilhem Wundts Sprachpsychologie*, Heidelberg, Carl Winter.
- TESNIERE, L. (1988 [1959]). *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- UNGEHEUER, G. (1967). «Die kybernetische Grundlage der Sprachtheorie von Karl Bühler», *To honour Roman Jakobson*, 2067-2086, The Hague, Mouton.
- WITTENGSTEIN, L. (1931). *Bemerkungen zur Philosophie*. MS 1931.
- WUNDT, W. (1896). *Grundriß der Psychologie*, Leipzig, Engelmann.
- WUNDT, W. (1900). *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythos und Sitte*, I: *Die Sprache*, Leipzig, Engelmann.